

Nancy Huston : penser l'identité multiple

Adina Balint-Babos

Volume 24, Number 1-2, 2012

Les identités francophones de l'Ouest canadien : regards et enjeux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021929ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021929ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Balint-Babos, A. (2012). Nancy Huston : penser l'identité multiple. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 24(1-2), 41–55. <https://doi.org/10.7202/1021929ar>

Article abstract

The dialogue between construction of the self and geographical setting is far from transparent—hence our interest in examining how the self is de/constructed at the crossroads of the Canadian West and Paris. “We are not born to a self, we become one. The self is a painfully developed construct,” affirms Nancy Huston. How can expression of the self as it encounters the word acquire a subversive value? And what is the relationship between this encounter and a “real” or imaginary space «between-two-languages» (Daniel Sibony)? Through analysis of essayistic texts *Désirs et réalités* and *Âmes et corps*, in addition to *Lettres parisiennes*, we propose to flesh out a thought process that emerges from the process of “becoming a [woman] writer” developed along three lines of argumentation: the advent of the multitudinous self, the return to one’s beginnings, and the grace of the in-between. Our intent is to reflect upon a poetics of border-crossings while examining the singular nature of a gateway work between Canada and France.

Nancy Huston: penser l'identité multiple

Adina BALINT-BABOS
University of Winnipeg

RÉSUMÉ

Le dialogue entre la construction de soi et l'espace géographique est loin d'être transparent, d'où notre intérêt à questionner comment se dé/construit le soi au croisement de l'Ouest canadien et de Paris. «On ne naît pas (un) soi, on le devient. Le soi est une construction péniblement élaborée», affirme Nancy Huston. Comment l'expression de soi à la rencontre du mot peut-elle acquérir une valeur subversive? Et quel rapport avec l'espace «réel» ou imaginaire? Ou encore, comment être écrivaine et habiter un «entre-deux-langues» (Daniel Sibony)? Par l'analyse de textes essayistiques de *Désirs et réalités* et *Âmes et corps*, en passant par *Lettres parisiennes*, nous proposons de dégager une pensée du «devenir-écrivaine» à la lumière de trois axes: l'avènement du soi multiple, le retour aux sources et la grâce de l'entre-deux. Il s'agira de réfléchir à une poétique de la traversée des frontières en interrogeant la singularité d'une œuvre-passerelle entre le Canada et la France.

ABSTRACT

The dialogue between construction of the self and geographical setting is far from transparent—hence our interest in examining how the self is de/constructed at the crossroads of the Canadian West and Paris. “We are not born to a self, we become one. The self is a painfully developed construct,” affirms Nancy Huston. How can expression of the self as it encounters the word acquire a subversive value? And what is the relationship between this encounter and a “real” or imaginary space «between-two-languages» (Daniel Sibony)? Through analysis of essayistic texts *Désirs et réalités* and *Âmes et corps*, in addition to *Lettres parisiennes*, we propose to flesh out a thought process that emerges from the process

of “becoming a [woman] writer” developed along three lines of argumentation: the advent of the multitudinous self, the return to one’s beginnings, and the grace of the in-between. Our intent is to reflect upon a poetics of border-crossings while examining the singular nature of a gateway work between Canada and France.

Récits de vie, récits de soi, autofictions, témoignages intimes... Au cours des trente dernières années, on assiste bel et bien au «retour du sujet», mais pas naïvement, car, en tant que construction discursive et horizon fuyant, il n’est doté ni de contours solides ni de certitude métaphysique. Ce sujet vacillant semble aujourd’hui s’inscrire dans des pratiques (auto)biographiques et autofictionnelles on ne peut plus hétérogènes, hybrides, qui se démarquent des configurations canoniques de l’écriture de soi. Plusieurs écrivains tentent de «tenir une parole» (Blanckeman, 2002, p. 119), c’est-à-dire de mettre en œuvre un récit qui ne vise ni l’(auto)biographie, ni la fixation chronologique d’une vie ni le saisissement psychologique d’un caractère. Simplement, en écrivant, le sujet se met au jour, naît au langage; passeur de temps et d’espace, ce langage est porteur d’une identité multiple, il inscrit une histoire singulière, qui n’est pas moins une parcelle de la grande Histoire.

Qu’en est-il dans ces conditions de la pensée de/sur l’identité chez Nancy Huston? Comment réfléchir aux identités narratives dans ses essais – *Nord perdu, Désirs et réalités, Âmes et corps* – et évaluer ce qui fait de ces réflexions autant d’histoires singulières à portée universelle? En rappelant peut-être que la singularité d’une histoire est là où elle tente de s’adapter aux données du monde d’aujourd’hui, de capter le quotidien, d’interroger l’intime pour convertir les impressions d’une vie vécue en conscience de notre époque contemporaine. À lire Nancy Huston, nous sommes presque toujours saisis par sa manière singulière de s’approprier la langue française, de la modeler, d’en forcer les discordances – de la signer. Et à la fois, ses idées nous retiennent aussi bien, car il s’agit souvent de repenser des clichés, de déplacer le déjà-dit, de transgresser des dichotomies: identité vs. altérité, langue maternelle vs. langue

d'élection, pays natal vs. pays d'élection, pour ne nommer que celles-ci.

Dans une société canadienne de l'interculturel – lors d'une réflexion sur «les identités francophones de l'Ouest du Canada», thème du vingt-troisième colloque du CEFCO –, se questionner sur vivre et écrire en français devient écran de projection des auteurs des Prairies et d'ailleurs; Nancy Huston, qui vit à Paris depuis 1973, étant un exemple. Dans des récits issus d'aires géographiques différentes se manifeste alors une tension paradoxale entre l'identité linguistique et culturelle, entre sa représentation sociale et les perceptions individuelles, tension qu'on retrouve dans bon nombre des essais de Huston, notamment dans *Désirs et réalités* (1995b), *Nord perdu* (1999), ainsi que dans la correspondance avec Leïla Sebbar, autour du thème de l'exil, *Lettres parisiennes* (Huston et Sebbar, 1986).

En effet, il n'est pas rare que Nancy Huston reprenne des discours philosophiques, ethnographiques ou politiques afin de construire des contre-discours et de forger des figures à identité multiple, convulsive, stratifiée, au pôle opposé de l'identité fixe, installée dans la souche. Cette identité hétérogène devient ainsi prétexte pour repenser des crispations identitaires, puisque «nos identités ne sont en vie que si elles se découvrent autres, étranges, étrangères à elles-mêmes» (Kristeva, 1991, p. 23). Par ailleurs, Nancy Huston prône le déplacement entre «ici» et «là-bas», l'intégration de la souche autant que de l'étranger, ce qui permet selon elle, de transgresser l'idéalisation du natal et la nostalgie de l'origine. Dans le récit «Les autres soi II» de *Nord perdu*, on lit:

Chaque exilé a la conviction profondément ancrée dans son subconscient tout en étant régulièrement dénoncée comme une aberration par sa conscience, qu'il existe une partie de lui-même, ou pour mieux dire *un autre lui-même*, qui continue de vivre *là-bas* [...] (Huston, 1999, p. 109)

Étant donné que l'identité est déjà l'objet d'une construction culturelle et, à la fois, une surface d'inscription, un texte, nul ne s'étonnera qu'une écrivaine comme Nancy Huston, qui a changé de pays et de langue, remette en question «la normalité» d'une identité, soit-elle francophone ou anglophone, ou les assises du patriotisme, comme elle le fait dans une conférence de 1995, *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*.

Trois aspects m'intéressent particulièrement dans cet article, consacré à la pensée de/sur l'identité chez Nancy Huston: l'avènement du soi multiple, le retour aux sources et la grâce de l'entre-deux. Ces trois aspects sont aussi trois scènes d'écriture ou de théâtre où des voix narratives tentent d'affronter le destin d'une femme en devenir, souvent perçue comme étrange ou inquiétante parce que marquée par l'expatriation, et qu'on voit se métamorphoser mille et une fois. Le choix de certains textes de pensée – certains essais et la correspondance avec Leïla Sebbar – sera l'occasion de présenter une diversité de points de vue et d'approches de/sur l'identité aux prises avec des attentes sociales et familiales, culturelles et individuelles.

L'AVÈNEMENT DU SOI MULTIPLE

Si les enjeux de l'identité et la condition de l'expatriée sont chez Nancy Huston projetés sur des voix narratives qui se dédoublent, ils adoptent souvent la forme de la fictionnalisation de soi. C'est le cas des textes de *Désirs et réalités*, inspirés du vécu, qui semblent tenter de répondre à la question bretonnienne du «Qui suis-je?», formulée dans l'incipit de *Nadja* (Breton, 1972), pour céder graduellement la place à une question encore plus intéressante, celle du «Qui je hante?». Le spectre s'ouvre alors entre la quête identitaire traditionnelle propre à toute écriture autobiographique et la tentative d'affronter ses fantômes – présents et passés – afin de mieux s'inscrire dans un *à venir*. L'enquête sur soi pose la question du rapport entre le pôle du réel et le pôle du fictionnel, même quand il s'agit de l'écriture de l'essai qui poursuit d'emblée une démarche de vraisemblance: les frontières entre la vérité, la fiction et l'affabulation de soi semblent poreuses. Quant à Nancy Huston, elle n'est point dupe à l'égard de cette fluidité, de cette ambiguïté:

Les gens normaux passent d'une étape à l'autre de leur vie comme les serpents changent de peau. Certes ils se transforment, évoluent, parlent volontiers des "phases" successives de leur existence... mais *l'identité*, c'est-à-dire leur sentiment de qui ils sont, de ce qu'ils font et de là où ils devraient être, va plus ou moins de soi (Huston, 1999, p. 108).

En quels termes poser la relation entre la voix narrative en quête d'une vérité sur l'être humain et le récit des événements et émotions susceptibles de nous conduire à saisir les sens de

l'identité? L'écriture de soi et *sur* soi, sert-elle avant tout le but de dévoiler des expériences qui dépassent la sphère du personnel, pour nous fournir des «vérités» à portée universelle? Ce n'est certainement pas un hasard si, chez Nancy Huston, ces interrogations sur soi et à partir de soi – pour tenter de comprendre les sens de l'identité – sont devenues un thème de prédilection dans les essais, ce qui permet à la fois le renouvellement des stratégies d'autoreprésentation textuelles. Prenons pour exemple deux passages où se croisent le récit de soi et le style journalistique:

Me voilà revenue, 25 ans plus tard, avec “ma famille”, mais ce terme ne désigne plus les mêmes individus; du reste la phrase “je suis revenue à Calgary” n’a presque pas de sens, tant le sujet comme l’objet de la phrase ont subi, au cours de ce quart de siècle, de transformations (Huston, 1995a, p. 22).

Ou encore: «Le 9 juillet – Le défilé du Stampede [...] Les uniformes sont si pimpants et la musique si entraînante» (Huston, 1995a, p. 23). Il convient d'ajouter ici que les six textes brefs qui composent le volet «Exil, langue, identité» de *Désirs et réalités* – les deux extraits ci-dessus en faisant partie – sont des huis clos propices au repli de soi. L'écriture donne lieu à la condensation et à la concentration, puis au déchiètement de faits et de sentiments, à la remémoration d'états de «rassurante étrangeté», enfin à des constats presque détachés, à ton objectif: «Virages. J'en suis partie, l'histoire de ma vie adulte est celle d'une quête, non pas d'identité mais d'intensité» (Huston, 1999, p. 200). Cette écriture spéculaire s'accompagne souvent chez Huston d'un troisième œil autoréflexif: la voix et la présence de l'autre. Un autre qui est tantôt Parisien, tantôt Canadien; enfant, ami, amant, toute figure est prise en compte tant qu'elle permet la variation des points de vue.

L'écrivaine se met en théâtre, elle expose certaines scènes obscures et obsédantes de son passé; elle s'adonne au plaisir de parler de soi en dépassant en quelque sorte le simple vécu, le *bios*. Huston s'écrit aussi pour apprivoiser la difficulté qu'elle aurait à se faire entendre, comprendre.

[...] Encore maintenant, quand j'essaie d'expliquer cela, je rencontre l'incompréhension: “Quand est-ce que vous retournez chez vous? – Mais, jamais”. Quel chez moi? Pourquoi l'arbitraire lieu de ma naissance aurait-il des

droits sur mes désirs actuels? Pourquoi n'inventerais-je mes propres racines? "Je ne crois pas au déterminisme nationaliste" (Huston, 1995b, p. 201).

À l'image de ces questions qui se répondent en écho, la voix narrative qui oscille entre «le soi» et «l'autre» explore, dans diverses postures d'énonciation, des souvenirs d'exil, des interrogations métaphysiques, des rêves et des fantasmes. Il s'agit surtout d'examiner les abîmes d'une identité qui coïncide avec elle-même, «enracinée», à laquelle Huston oppose une identité en devenir, alerte, en résonance avec l'époque où nous vivons, qui se retrouve constamment confrontée au déplacement et au multiple. Une question telle

Comment faire comprendre à des Européens ce que signifie l'absence totale de ce qu'ils chérissent par-dessus tout: l'enracinement? [...] Même enfant, je n'ai jamais eu cet élan de patriotisme que connaissent apparemment tous les enfants du Vieux Monde [...] (Huston, 1995b, p. 200),

pointe la dualité fixation-mobilité en termes simples mais percutants.

D'ailleurs, Nancy Huston s'affranchit de la représentation d'un soi cohérent et, par là, de l'éternel leurre d'une identité *une*, sans faille. Elle fait la part belle à la «coexistence inconfortable» en elle de deux langues, deux pays, donc du plus qu'un, du pluriel. Dans *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, on lit:

[...] Souvent je trouve difficile – déroutant, déstructurant – de ne coïncider vraiment avec aucune identité; et en même temps je me dis que c'est cette coexistence inconfortable, en moi, de deux langues et de deux façons d'être qui me rend le plus profondément *canadienne*. Elles ne veulent surtout pas se réunir; elles ne veulent même pas forcément se serrer la main, se parler entre elles; elles tiennent à se critiquer, à ironiser, à faire des blagues l'une aux dépens de l'autre; en somme, elles revendiquent toute l'ambiguïté de leur situation (Huston, 1995a, p. 38).

Dans ces nombreuses combinaisons, «coexistences», le soi se renouvelle, se situe toujours de l'autre côté de la frontière, là où ni la langue ni l'identité ne peuvent être fixées, mais gardent leur ambiguïté fertile, porteuse d'inédit. Les fragments textuels, les récits brefs de *Désirs et réalités* explorent les multiples facettes d'un sujet hétéroclite qui repousse continuellement ses

propres limites. L'écriture profite, elle aussi, de ce processus métamorphique en empruntant de multiples avenues: épisodes du présent et du passé, récits de fait divers, pages de journal intime, citations, fragments de lettres se mélangent dans un recueil syncrétique fait de morceaux disparates. Cette entreprise scripturaire devient finalement synonyme de l'impossibilité de tout dire sur son identité et sur soi-même, de tout avouer à soi-même. Le décentrement du «je» engendre une écriture à la fois mémorielle et prospective qui semble délibérément chercher la traversée de frontières: «La littérature nous autorise à repousser ces limites, aussi imaginaires que nécessaires, qui dessinent et définissent notre moi» (Huston, 1999, p. 107).

LE RETOUR AUX SOURCES

Récit de soi particulier, *Pour un patriotisme de l'ambiguïté* emprunte des éléments au récit de voyage et au journal intime et extime. Lors d'un «voyage aux sources», en Alberta, Nancy Huston met face à face des éléments propres à l'Europe et à l'Amérique du Nord. Les lieux, malgré leur inscription dans une géographie canadienne, n'appellent pas d'emblée une description réaliste, sur fond de pays natal duquel pourrait se découper la personnalité d'adolescente de l'écrivaine née à Calgary, mais se disposent par impressions sensibles, se dispersent par imprégnation affective. Aussi le «je» narrant affirme-t-il:

Je suis hantée par l'idée que, renouant enfin avec mon passé lointain, je vieillirai au cours de ce voyage de façon brutale, spectaculaire.

Les distances sont impressionnantes: huit heures dans l'air, dix heures par terre, quatre heures dans l'air. Tout au long du vol, j'éprouve d'étranges élancements, éphémères mais puissants, à l'arrière de la tête [...] (Huston, 1995a, p. 7)

L'auteure inverse ici les repères, se mettant volontairement du côté de la France pour pointer les différences avec le Canada. Ainsi, elle «fait parler» son fils Sacha, né en France, stratégie énonciative qui permet au «je» narrant d'affronter l'altérité, de se déplacer d'un pays à l'autre, d'un discours normatif à sa subversion. C'est le regard d'autrui, de celui qui vient d'ailleurs, qui fait démarrer la réflexion sur le patriotisme. Que voit donc

l'enfant? (Rappelons que Sacha n'a que cinq ans au moment du voyage). Au début du récit, on apprend:

Quand on sort de l'hôtel pour se promener dans les rues de Calgary, mon fils Sacha déclare de but en blanc: "C'est nul ici." Je lui en veux, mais, à part moi, je trouve qu'il a raison. Examinons les éléments constitutifs de cette nullité (Huston, 1995a, p. 10).

Dans cette démarche de mettre au clair «cette nullité», s'enchaînent des réflexions sur «l'architecture», «l'iconographie» et «le langage» en Alberta, des remarques assez critiques à l'endroit de l'Ouest du Canada. Tout cela soutient l'ambiguïté de l'expatriée vis-à-vis du pays natal, l'oscillation entre l'émotion des retrouvailles et la nostalgie, le rejet plus ou moins évident du lieu de naissance. Vu la posture hostile de la narratrice, il n'est pas surprenant de lire des constats défavorables sur une Calgary natale, retrouvée un quart de siècle après l'expatriation:

Il n'y a aucun amour du passé, aucun respect de l'Histoire. La cathédrale anglicane où je suis allée à la messe chaque dimanche de mon adolescence, et qui, dans mon souvenir, était d'une grandeur comparable à celle de Canterbury, semble ridiculement ratatinée [...] (Huston, 1995a, p. 10)

Les différentes époques de la vie dans l'Ouest du Canada ne sont pas mises en ordre chronologique mais se mélangent sans cesse, composant des linéaments de temps effiloché. Plus qu'elle ne les identifie, Huston *travaille* ses souvenirs incarnés dans l'architecture; elle vise moins à restituer qu'à éprouver un lieu d'autrefois, présenté comme fondateur de la personnalité, et en nommer les résonances intimes.

Plus loin, à la voix critique qui mesure le passage implacable du temps, se superpose – en empruntant la forme d'une structure enchâssée – la voix de la narratrice lucide, qui observe et réfléchit afin de reconstituer les éléments marquants de son existence canadienne; son être profond, son origine.

Toute l'expérience de ces journées dans les Rocheuses est archétypale: la pluie, les marmottes, les "pinceaux indiens", les mouflons, les églantines, la pluie, les neiges éternelles, les éternels nuages, l'épais tapis d'aiguilles de pin sous nos pieds, les cascades, la pluie, les lacs turquoises, mes enfants escaladant les pentes à mes côtés, pieds et mains cherchant une prise parmi les pierres et les racines...

et les lointains souvenirs d'escalade avec mon
père,
si beaux,
inchangés (Huston, 1995a, p. 27).

La duplicité des procédés énonciatifs – description, digression, dédoublement de voix – fait coïncider le récit d'une nostalgie irrépressible avec celui du bonheur des retrouvailles symboliques avec soi comme un autre, pourvu non seulement d'une sensibilité à fleur de peau, mais aussi d'une distance, d'un esprit d'observation qui est peut-être celui de l'exilé.

D'ailleurs, si «toute écriture porte les marques élémentaires d'une intentionnalité spécifique» (Blanckeman, 2002, p. 134), le récit de Huston ne cherche pas à dissimuler son intention de s'inscrire dans une démarche d'autoconnaissance. Son texte sur le retour aux sources choisit de ressusciter le passé non pas par l'art de l'apologie mais par l'écriture épurée du journal, ce qui l'oblige en quelque sorte à mettre en perspective les faits et les émotions, et à accepter le monde avec lucidité. À la fin de *Pour un patriotisme de l'ambiguïté*, la remarque sur la langue maternelle est révélatrice d'une certaine sérénité que l'expatriée semble avoir acquise.

C'est une langue [l'anglais] que j'ai quittée presque aussi radicalement que j'avais quitté l'Alberta, pour des raisons personnelles et non pas politiques; une langue à laquelle je suis revenue enrichie par une longue et amoureuse pratique d'une langue étrangère; une langue que je parle, désormais, me dit-on, comme je parle le français, c'est-à-dire imparfaitement, avec de petites fautes et un léger accent (aux États-Unis, ces temps-ci, on me demande régulièrement d'épeler mon prénom, pourtant l'un des plus banalement américains qui soient...) [...] (Huston, 1995a, p. 37-38)

Chez Nancy Huston, être dans un état d'ambiguïté linguistique, propice à la présence-absence d'une langue maternelle presque spectrale, semble appréhendé comme une position de force. Il peut en émaner une «inquiétante étrangeté», mais cette perte de contrôle sur la langue d'origine permet à la narratrice de s'ouvrir à l'altérité, en passant par ses sources, de forger un entre-deux enrichissant et enrichi par l'intégration du natal et de l'ailleurs, de la langue de la mère et de l'autre langue, étrangère. La duplicité de la voix narrative, c'est-à-dire

l'alternance d'un moi issu du Nouveau-Monde et d'un moi conscient des enjeux de l'expatriation, relève en quelque sorte du besoin de l'écrivaine de revivre cette expérience d'avoir changé de pays, «cette [...] sensation pénible de division» (Huston, 1999, p. 23).

Enfin, il convient de se demander dans quelle perspective Nancy Huston écrit son récit du voyage aux sources. Quelle fonction remplit l'écriture? Après avoir lu les oscillations de l'écrivaine vis-à-vis de son pays d'origine, deux pistes de réflexion se proposent: l'écriture comme lieu de mémoire, d'une part, et l'écriture comme travail de deuil, ou stratégie amnésique, d'autre part, les deux se rejoignant à divers égards. Certes, Huston s'applique à écrire afin de se souvenir d'un passé qui fait partie intégrante de son être au monde. Mais l'écriture de soi – ici sous la forme du journal de voyage et de la digression sur le pays natal – sert également le but d'oublier: oubli de celle qu'on aurait pu être, à laquelle on a échappé, pour mettre de côté cette mémoire inquiétante parce qu'évanescence. Écrire donc pour se réconcilier avec les souvenirs d'un passé envahissant, le retour aux sources et son écriture étant par conséquent une étape à franchir vers un ailleurs et un autrement. Nancy Huston va récidiver, car «l'ici» et le «là-bas», et surtout l'entre-deux identitaire et linguistique reste au centre de son œuvre, soit-elle essayistique ou fictionnelle... Rappelons que le roman *Lignes de faille* paraît en 2006 et l'essai *L'espèce fabulatrice* en 2008.

GRÂCE DE L'ENTRE-DEUX

Le parcours d'écrivaine de Nancy Huston révèle que l'adoption d'une langue étrangère est un choix qui interroge les frontières de la langue maternelle et de l'identité. Anglophone de naissance, Huston raconte dans *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil* (1986), sa venue à l'écriture grâce au français. Née et élevée dans l'Ouest du Canada, elle part vivre aux États-Unis puis, à vingt ans, poursuit ses études à Paris. C'est en France qu'elle livre un premier texte en français, ayant l'impression que l'anglais avait été tué par «les «tics» universitaires» (Huston et Sebbar, 1999, p. 103), ce qui lui donne un plaisir nouveau, dit-elle, «[qu'elle] n'aurai[t] pas pu éprouver en anglais» (Huston et Sebbar, 1999, p. 102). Ce déclic est essentiel parce qu'il marque le début de la pratique bilingue d'écriture chez Nancy Huston qui choisira dès lors tantôt le français, tantôt l'anglais pour ses

textes, comme pour réconcilier sa double identité linguistique et marquer des passerelles possibles entre les deux langues.

Comme mentionné auparavant, dans *Nord perdu*, Huston questionne la construction de l'identité à partir de son expérience au Canada et en France. D'une part, le point d'origine qu'elle indique est Calgary; d'autre part, le lieu d'où elle écrit est Paris. Entre ces deux villes, elle se rappelle le Nord, Calgary, l'Alberta et le Canada qui émergent comme des images complexes et aporétiques. De ces vases communicants, comme dirait Proust, surgit une parole étrange et étrangère à elle-même, ni d'ici ni de là, mais qui se situe au carrefour de l'intimité et de l'altérité. Chez Huston, une première relation de l'expatriée à l'enfance est vitale pour saisir sa posture d'entre-deux.

[Les expatriés] ne seront jamais français parce que personne ne peut leur donner une enfance française (Huston, 1999, p. 17).

[...] L'enfance, c'est comme le noyau du fruit: le fruit, en grandissant, ne devient pas creux! Ce n'est pas parce que la chair s'épaissit autour de lui que le noyau disparaît... (Huston, 1999, p. 18)

Une existence ici *et* une là-bas [...] Une langue, éventuellement [...] (Huston, 1999, p. 20)

Prise entre le français et l'anglais, l'écrivaine revendique son appartenance au pays d'origine et à celui d'accueil. Lorsqu'elle parle de l'enfance comme marque identitaire, Huston pose une question universelle: puis-je faire de mon lieu de naissance un point de départ? Il ne s'agit pas de s'identifier à cette origine; le travail pour l'écrivain est d'intégrer cette identité dans un trajet, dans son mouvement d'être, d'y retrouver une «force de rappel» (Sibony, 1991, p. 24) et des ressources pour un imaginaire poétique.

Par ailleurs, Jacques Derrida souligne lui aussi la place de l'enfance dans la venue à l'écriture, en relevant que, «[s]i l'écrivain se coupe de son enfance, de ses racines, de sa mémoire onirique, ancestrale, il se prive de tous ses moyens artistiques» (Derrida, 2005, p. 34). Et surtout là où le rapport à l'origine est difficile, là où il y a impasse, il importe de ne pas reculer, car la recherche de l'identité passe aussi par ce qui la rend impossible. Écrire, poursuit Derrida, suppose un fantasme identitaire, un «moi» sans cesse fuyant et insaisissable: «si le moi existait, on n'écrirait plus; si j'arrivais à identifier ce moi, je ne vivrais

plus» (Derrida, 2005, p. 42). C'est le rapport à ce qui résiste, à la dimension secrète, trouée et imprécise de l'inconscient, qui scelle la singularité d'une écriture et d'une pensée.

Quant aux interstices entre le familial et l'étranger, Nancy Huston souligne que la mise à distance par rapport à soi permet d'écrire. Elle rapproche ainsi langue étrangère et écriture:

N'est-ce pas cette distanciation même qui constitue la littérature? Notre écriture ne vient-elle pas de ce désir de rendre étranges et étrangers le familier et le familial, plutôt que du fait de vivre, banalement, à l'étranger?
[...] Écrire en français, c'était donc un *double* éloignement: d'abord écrire, ensuite en français (ou plutôt l'inverse: d'abord en français, ensuite écrire). En d'autres termes, j'avais besoin de rendre mes pensées *deux fois* étranges, pour être sûre de ne pas retomber dans l'immédiateté, dans l'expérience brute sur laquelle je n'avais aucune prise [...] (Huston et Sebbar, 1999, p. 212).

Certes, la langue étrangère est doublement libératrice, puisqu'elle permet de s'affranchir en même temps de la langue maternelle et du passé avec lequel celle-ci fait bloc. Parlant de ses retours au Canada anglophone, Nancy Huston dit se sentir étouffée par la langue maternelle et la mère patrie. Voie libre doit donc être laissée à l'étrangeté:

[...] Tout en elles m'étouffe, toutes les nuances de niaiserie depuis les prévisions météorologiques à la radio jusqu'aux conversations dans la rue. Je comprends trop bien, ça me colle à la peau: c'est moi – le moi que j'ai fui –, ce sont toutes les platitudes de mon enfance dans les Prairies plates, les mêmes inanités religieuses, les mêmes chansons débiles – et je panique. Là, pour le coup, j'ai le mal du pays, mais comme on dit le mal de mer: mon pays me donne la nausée (Huston et Sebbar, 1999, p. 24).

La langue étrangère est ce qui permet de ne pas coïncider avec soi-même, de sorte que son usage provoque le sentiment vain d'avoir fui, de vivre à distance. Mais encore, la dimension de l'entre-deux s'y glisse, car l'étranger est éternellement un traducteur non idéal. Dans sa langue passe toujours quelque chose de sa différence.

Il n'est pas facile ni naturel de parler en deux langues pour celui qui n'est pas bilingue de naissance. L'envie de se révolter, de pleurer vient. C'est alors qu'une question surgit:

«Qui sommes-nous si nous n'avons pas les mêmes pensées, les mêmes fantasmes, la même attitude existentielle, voire opinion dans une langue et dans une autre?» (Huston, 1999, p. 52). C'est là que, pour certains, l'écriture commence vraiment; dans ces ouvertures de pensée, parfois remplies de rage, autrefois portées par l'émerveillement, on peut apercevoir un éclat de la «révolution poétique», dont parle Julia Kristeva (1985). Dans cette lignée, écrire en français est pour Nancy Huston une manière de brusquer les acquis, d'observer le monde autrement. Il s'agit aussi d'une prise de conscience majeure, résumée bel et bien dans cet adage américain: «*Je suis allé en Europe pour me chercher mais je n'étais pas là non plus*» (Huston, 1995b, p. 199). Comment exprimer de manière plus poétique que «le moi» ne se trouve pas? Il s'invente, se bricole, s'écrit, et toujours de bribes, de fragments.

Mais revenons à *Nord Perdu*, où Huston se penche sur un aspect important du parler de l'étranger: l'accent dans la langue d'adoption. L'écrivaine déjoue les clichés sur l'accent des immigrés, elle parle avec sympathie des personnes qui affichent un accent en français, catégorie dont elle fait partie. Son écriture est attachante par cette franchise, cette onde d'auto-ironie:

Là où d'autres ont un préjugé négatif, j'ai pour ma part un préjugé positif à l'égard des individus à accent: déceler des intonations étrangères dans la voix de quelqu'un éveille en moi, de façon instantanée, l'intérêt et la sympathie. Même si je n'entre pas en contact direct avec la personne en question, si par exemple je suis en train de traverser un jardin public ou de manger au restaurant – dès que j'entends une voix à accent je tends l'oreille, j'étudie la personne à la dérobée en essayant de me représenter l'autre versant de son existence, le versant lointain [...] (Huston, 1999, p. 36-37)

C'est ce «versant lointain», venu d'ailleurs, qui est attirant. Cette étrangeté est, pour l'observatrice, promesse d'histoire d'exil.

Si à l'oral, il y a un léger accent qui distingue l'expatrié, Huston parle avec la même sincérité de la langue écrite de l'étranger, pour défaire des complexes à cet égard: «Le français que j'écris a tous les avantages et inconvénients d'une langue acquise» (Huston 1999, p. 44). Ainsi s'évanouit le stéréotype de la langue parfaite, sans fissures, fantasme d'une totalité abstraite, au profit d'une hybridité vivante, d'un éclectisme qui

soit capable de tenir et de contenir une écriture de l'entre-deux. À partir de cette langue clivée, on peut penser l'expatriation.

Finalement, le plaisir de la pratique autofictionnelle qui passe par la mise en scène de soi, où le *statu quo* n'est jamais atteint, semble engendrer irrémédiablement une pensée nourrie par le travail de mémoire et de mise à distance que constitue l'écriture. Dans sa démarche autoréflexive, Nancy Huston aboutit à l'élaboration de stratégies discursives novatrices qui, par l'usage créatif de formes textuelles hybrides (dédoublément de voix, monologue intérieur, intertextes), contribuent à la rencontre du passé et du présent aux prises avec l'entre-deux. Au sein de ces nouvelles postures d'autofabulation, il est à la fois question de réaliser l'enquête sur soi et de poursuivre une quête constamment guidée et inspirée du «comment (s)'écrire?». Les essais de Nancy Huston qui travaillent l'expérience de soi, contrairement aux écrits autobiographiques traditionnels, ne basculent presque jamais dans l'illusion de vérité. Souscrivant à une poétique de la traversée des frontières génériques, culturelles et géographiques, choisissant la vision fragmentaire sur soi au détriment d'une rétrospection linéaire, déjouant volontiers les attentes du lecteur, l'écriture de Nancy Huston adopte le point de vue d'un sujet multiple qui pose sur soi et son passé un regard kaléidoscopique; illustrant à la fois des entre-deux variés: entre-deux-langues, entre-deux cultures, entre-deux-pays...

CONCLUSION

Les essais de Nancy Huston convoqués ici – qui passent par l'écriture de soi – font obstacle au poncif d'une écriture complaisante, sans recul par rapport à la vie personnelle ni au réel. Ils font, au contraire, la part belle à la multitude des points de vue, à l'hétérogène, en réfutant tant le conformisme du centre que la confusion du chaos. En mettant en lumière ce que l'on pourrait appeler avec Julia Kristeva «une poétique de la traversée des frontières», qui puise entre autres dans les idées sur l'interculturalité, Nancy Huston contrecarre dans sa démarche la vision de l'identité déjà faite, déterminée par la naissance, ou la mystique de la femme «muse-modèle-maîtresse», prônée par les avant-gardes de la première moitié du XX^e siècle. En résulte une écriture où sont repensées, renversées et adaptées les données de la condition humaine contemporaine: l'identité, l'exil, le retour aux sources, le multiculturalisme.

Ces notions se voient recentrées sur les questions de l'altérité et du déplacement, ouvrant ainsi des perspectives plurielles de création: «une existence ici, *et* une là-bas», affirme une des nombreuses voix narratives dans *Nord perdu*; «Une langue [...] Mais dans tous les cas: un système politique, une cuisine, une musique, des manières, des coutumes, un argot, une Histoire, mille histoires, une littérature, ainsi de suite» (Huston, 1999, p. 20).

Attachés à la transmission entre le passé, l'acte d'écriture et l'avenir, les essais de Nancy Huston correspondent à une expérience de soi qui s'inscrit dans les métamorphoses de notre époque. Au fond, le but du «voyage aux sources» n'est pas d'arriver à destination, mais des mots et des images sur des souvenirs présents-absents, une écriture et une pensée de/sur l'identité multiple du sujet (re)trouvé grâce à un espace-temps reconfiguré.

BIBLIOGRAPHIE

- BLANCKEMAN, Bruno (2002) *Les fictions singulières: étude sur le roman français contemporain*, Paris, Prétexte Éditeur, 167 p.
- BRETON, André (1972) *Nadja*, Paris, Gallimard, 188 p.
- DERRIDA, Jacques (2005) *Apprendre à vivre enfin: entretien avec Jean Birnbaum*, Paris, Galilée, 53 p.
- HUSTON, Nancy (1995a) *Pour un patriotisme de l'ambiguïté: notes d'un voyage aux sources*, Montréal, Fides, 38 p.
- _____ (1995b) *Désirs et réalités: textes choisis 1978-1994*, Arles, Actes Sud, 273 p.
- _____ (1999) *Nord perdu suivi de Douze France*, Arles, Actes Sud, 130 p.
- _____ (2006) *Lignes de faille*, Arles, Actes Sud, 487 p.
- _____ (2008) *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud, 197 p.
- HUSTON, Nancy et SEBBAR, Leïla (1999) *Lettres parisiennes: autopsie de l'exil*, Paris, J'ai lu, 221 p.
- KRISTEVA, Julia (1985) *La révolution du langage poétique: l'avant-garde à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 633 p.
- _____ (1991) *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, 293 p.
- SIBONY, Daniel (1991) *Entre-deux: l'origine en partage*, Paris, Seuil, 398 p.